

Marthe FONT

Les idées émises dans ce manuscrit n'engagent que l'auteur et ne sauraient en aucun cas engager la responsabilité du Comité pour l'histoire de La Poste ou de La Poste, ni refléter leur position.



Mémoire de femme aux PTT

Je suis née en Algérie, dans la banlieue d'Alger. Je n'ai pas connu mes grands-parents paternels qui venaient d'Espagne. Ma grand-mère est décédée à la naissance de mon père. Mon arrière grand-père maternel était armateur en Sicile, d'où il est parti par manque de travail, attiré par l'Algérie qui n'était pas ou presque habitée à l'époque.

Mon grand-père avait alors sept ans. Installé à Alger, il a connu la construction du port, de la gare, construction sur la mer qui a été repoussée pour cela. Les premiers quartiers d'Alger ont été construits par les Italiens et les Espagnols, et par les Alsaciens et les Lorrains qui fuyaient leur région.

La France qui occupait l'Algérie donna aux populations installées des parcelles de terrain dans la banlieue afin de mettre le pays en valeur. Ces terres étaient souvent marécageuses, les maladies nombreuses ont décimé pas mal d'immigrés. Les terres ont été asséchées, cultivées et peu à peu, les villages sortirent de terre.

Mon grand-père maternel était jardinier, agriculteur, mais il a eu peur de l'inconnu et a préféré donné ses terres et travailler comme ouvrier. Ma grand-mère maternelle arriva à Alger à onze ans, partie également d'Italie, d'un village appelé Trani. Sa famille a gardé le nom de ce village comme nom de famille. Mes grands-parents se rencontrèrent et se marièrent à Alger, et eurent deux enfants, un garçon et une fille.

Au début de la guerre de 1914, la France demanda à tous les jeunes de choisir entre la France et l'Italie. Mes grands-parents ont été très fiers d'accepter que leur fils parte défendre la France qui les avait accueillis et permis de vivre décemment. Mon oncle a été tué le jour de ses vingt ans, quelque part dans l'Est de la France. Mes grands-parents demandèrent au moment de son départ à la guerre, leur naturalisation Française.

Mon père avait six frères et sœurs, tous installés dans la plaine de Mitidja, famille d'ouvriers, puis agents hospitaliers.

Ma mère habitait à la Bouzaréah, un quartier d'Alger. Par le plus grand des hasards, mon père était enfant de chœur et était présent au baptême de ma mère ! Ils aimaient à raconter cela.

Mon père a fait la guerre de 1914, appelé dans le régiment des Zouaves Algériens, il partit aux Dardanelles, d'où il revint, choqué. Il était, là-bas, vaguemestre et portait le courrier de camps en camps, essayant d'éviter les bombardements et toutes les horreurs de la guerre de cette époque. A son retour, mon père a été engagé aux Chemins de Fers sur Routes Algérie - CFRA -. Il était contrôleur et fit la connaissance de ma mère en travaillant. Ils se marièrent, achetèrent une petite maison avec un jardin dans la banlieue d'Alger. C'est là que sont nés tous leurs enfants. Ils en ont eu six. Nous vivions avec mes grands-parents maternels.

Je suis née en 1932, quatrième enfant de la famille. Nous allions à l'école de notre quartier. Les meilleurs souvenirs d'enfance sont restés là-bas, dans ces murs, dans les rues où nous jouions avec tous nos voisins, Arabes, Juifs, quelle importance ! Nous étions heureux.

Et puis vint la guerre de 1939-45. Mon frère aîné partit en France, dans l'aviation, à terre. Il a vécu des années d'angoisse, de peur, comme tous ceux qui étaient dans cette bataille, pour défendre la terre de notre patrie. Un cousin était à Cassino. Il fut prisonnier et connut les camps de concentration. Quand il revint après s'être évadé, lui était athée, remercia Dieu chaque jour d'être en vie, après avoir vécu dans cet enfer !



Mémoire de femme aux PTT

Le premier souvenir marquant a été la naissance de mon neveu. C'était pendant la guerre de 39-45. Mon beau-frère était sur le front métropolitain. Ma sœur aînée avait été malade pendant toute sa grossesse. Le jour de son accouchement, il y a eu un bombardement. Il n'était pas question de partir à la clinique. Elle a accouché chez nous. La sage-femme avait installé un abri de fortune dans la chambre avec une porte au-dessus du lit pendant que nous étions tous réfugiés à la cave.

Au débarquement des Américains en Algérie, je me souviens des bateaux de guerre, qui s'ouvraient, et de leurs grandes « bouches » sortaient des centaines et des centaines de Jeeps, de soldats qui lançaient du chocolat, des chewing-gums. Au-dessus des bateaux, il y avait des ballons gonflés à l'hélium qui les protégeaient des attaques aériennes allemandes.

Je me souviens du jour, où partant à l'école, j'entendis « La Marseillaise » qui venait des fenêtres grandes ouvertes des maisons qui bordaient les rues. Des drapeaux tricolores apparurent aux fenêtres. « La guerre est finie ». Ce cri se répercutait dans tout le quartier.

A l'école, nous eûmes des moments d'émotion quand nos maîtresses nous parlèrent de ce fait. Ce que cela représentait pour tous. J'avais douze ans ! Il y avait un mât dans la cour de l'école et toutes les élèves, rangées par classes, avec leur maîtresse, assistèrent à la levée des couleurs, et la Marseillaise éclata avec ferveur. Ce rite se renouvela tous les lundis, et les samedis, le lever et le baisser des couleurs. C'étaient les meilleures élèves des classes qui avaient l'honneur de porter le drapeau, de l'accrocher et de lever les couleurs. Plus de soixante ans ont passé et je n'ai pas oublié cela.

La guerre finie, mon frère revint chez nous avec une jeune Lyonnaise qu'il épousa plus tard. Les deux aînés étaient partis. Ma sœur et moi allions au collège à Maison Carrée - près d'Alger -. Ma sœur était dans la classe de Marthe Villalonga et nous étions amies.

Je me souviens des journées où le ciel devenait sombre, en plein jour. Que se passait-il ? Et tout à coup, des milliers de criquets tombaient sur nous. Les jardins étaient ravagés, des voitures étaient en panne, les criquets tombaient sur les moteurs et bloquaient les avions qui ne pouvaient plus voler. Nous, nous attrapions ces bestioles, et nous nous les lancions dessus, avec des grands cris de peur, et des rires. Et puis, rassasiés, les criquets repartaient comme ils étaient arrivés, laissant la désolation dans les fermes, les jardins. Tout était dévoré. Il fallait repartir de zéro, (sans aide de l'état).

L'eau était rare et très chère. La sécheresse aussi détruisait les cultures et il fallait tout replanter (sans aide de l'état non plus). Ah, il fallait du courage et de la volonté aux soi-disant « colons » de l'époque, pour faire du désert qu'était l'Algérie, le jardin potager de la France ! Les fruits et les légumes avaient du goût, que je n'ai jamais retrouvé ici, en France, où tout mûri sans soleil, dans les mûrisséries des Halles.

Ma sœur alla à l'école Pigier et fût secrétaire de l'aéro-club d'Alger, ce qui nous permit de prendre le baptême de l'air dans les petits avions de l'aéro-club.

Pendant toute mon enfance, il y avait chez nous des chiens, chats, poules, coqs, dindons, lapins. Nous allions chercher les œufs au poulailler, que ma mère nous faisait gober ! Il y avait aussi un cochon, à qui nous portions à manger avec dégoût, mais il fallait le faire. Mes parents étaient très sévères.

Mon père se régalaient avec sa volière et ses oiseaux qu'il allait attraper dans les champs voisins. Il y avait des canaris, des rouges-gorges, des serins... Leur chant nous réveillait très tôt le matin, avec le



Mémoire de femme aux PTT

coq ! De temps en temps, ma mère faisait couvrir une poule, et nous étions émerveillés par les poussins tout jaunes et si doux.

Puis il y avait la « cochonnaille ». C'était le jour où le cochon trop gras devait être tué. C'était l'oncle qui se chargeait de cette besogne. Il y avait des parents, des amis, qui faisaient la charcuterie : jambon, saucisses, boudins, soubressade, pâté, graisse qui remplacerait l'huile en hiver, côtelettes. Nous passions des jours harassants mais combien heureux. Nous chantions du Tino Rossi tout en travaillant. Une fois, c'était encore la guerre, un avion allemand passait au-dessus de chez nous, ma mère se prit le doigt dans la machine à saucisses ! Heureusement, rien de grave !

Nous étions très « famille », et la maison était toujours pleine de cousins, cousines, amies, amis. Le soir nous chantions tous ensemble jusqu'à épuisement, sous le ciel étoilé si beau de notre pays. Les grands faisaient des parties de cartes où les perdants disaient toujours que les autres étaient des tricheurs.

Quand j'eus le B.E.P.C., en juin 1949, il y avait encore trois enfants qui allaient à l'école. Il fallait que je travaille. Je fis une demande d'emploi à La Poste de mon village. Ma demande fut acceptée, mais je devais travailler deux mois sans salaire pour apprendre le métier, ce que j'acceptais. C'était la condition pour avoir un emploi.

Il n'y avait pas de cours de formation payés ! On travaillait le samedi et le dimanche. Qu'importe, je ne restais pas à la maison. Et puis le travail me plaisait. Les collègues étaient gentils et m'expliquaient tout. Il n'y avait pas de machine à calculer, pas d'ordinateur. Nous faisions tout à la main.

Mandat émis : Nom expéditeur, nom destinataire, montant, droits, reçu, et quand il y avait cinq ou six mandats, il fallait faire vite, sans se tromper dans les additions sinon il fallait payer l'erreur ! Pour les mandats-lettres, il fallait découper le montant du mandat ainsi :

Souche

Mandat

Pour les versements CNE, c'était différent :

et il fallait coller tout cela sur le livret de caisse d'épargne.

Dès six heures du matin, nous étions au travail. Réception du courrier, contrôle des affranchissements. Les lettres non timbrées étaient groupées pour être taxées. Nous apposions des timbres taxes et ces lettres étaient remises aux facteurs avec les mandats à payer, les recommandés, les valeurs.

Il fallait timbrer au dos toutes les lettres reçues. Les recommandées étaient triées puis inscrites sur les carnets 759. La situation des entrées et des sorties était établie sur le cahier 513. A tout moment, l'inspecteur pouvait venir vérifier les restes à la cabine des chargements. Quelle angoisse si la situation était fausse !

Je travaillais dans une ville de garnison. Il y avait cinq ou six casernes. Beaucoup de jeunes appelés venaient de France. A la cabine, il y avait des sacs de lettres et de colis, qu'il fallait trier, inscrire les recommandés après les avoir classées par Régiment.

Résultat : mon premier lumbago à dix-sept ans !

Je me souviens de colis envoyés par les parents – croyant gâter leur fils – où il y avait du poulet, du beurre, du chocolat, de la charcuterie, du fromage. Tous ces mélanges dans des colis qui arrivaient



Mémoire de femme aux PTT

en mauvais état laissaient dans la cabine des odeurs nauséabondes. Résultat, pendant des années, je n'ai pu manger de beurre, de chocolat, et encore maintenant, des fromages forts.

Je me souviens aussi du Morse, utilisé pour la transmission des télégrammes, très vaguement, car très vite après mon arrivée, on utilisa pour cela le téléphone. Un sketch de Yves Montand raconte la transmission d'un télégramme, avec « Je t'aime, je t'aime, je t'aime » trois fois. Il fallait transmettre le télégramme et se faire collationner celui-ci pour éviter toute erreur au moment de la distribution.

Les télégrammes officiels étaient remis contre signature sur un reçu. Tous les télégrammes étaient décrits sur un état. N°, origine, nom du destinataire, heure de départ et de retour du télégraphiste.

Pour les mandats télégraphiques, c'était plus long. Pour le départ, au guichet, imprimé spécial. Inscription et taxe sur le livre des mandats, taxe du télégramme sur le carnet des télégrammes. Au télégraphe, la copie était établie et transmise au bureau destinataire. A l'arrivée, imprimé spécial vert, il fallait attendre le collationnement, puis coller l'imprimé sur la souche du carnet, établir le mandat bleu qui était en deux parties : le mandat et l'avis. Le mandat était remis au guichet du paiement, l'avis au télégraphiste. S'il était payé à domicile, il fallait le décrire sur un bordereau, donner l'argent et le mandat au télégraphiste et le rentrer dans la comptabilité des mandats payés.

Nous avions les mandats cartes, mandats chèques français, internationaux, mandats contributions, mandats ORTF, mandats télégraphiques. Il ne fallait pas mélanger tout cela. Les frais étaient différents. Quelle gymnastique de l'esprit, après l'école ! Et pourtant, ce travail m'attirait, me plaisait. L'ambiance amicale dans le bureau me donnait un peu plus chaque jour confiance et assurance. J'étais là seulement pour les vacances scolaires, mais j'ai demandé si je pouvais avoir un emploi définitif. Pour cela, je devais apprendre tous les services et passer un concours.

Quel cauchemar, le guichet de l'affranchissement ! TP en gros, on disait que c'était le plus facile. Mon Dieu !! Que seront donc les autres guichets ? Il fallut apprendre à découper les timbres. Cela est si facile après « rodage ». Ne pas se tromper avec les planches de 25, 50 et 100. Compter et recompter les timbres poste mis sur les paquets : nationaux, internationaux, par avion ou pas. Il ne fallait pas se tromper de barème sinon l'inspecteur était là pour nous rappeler à l'ordre ! Pour les TP en gros, recompter les planches, faire et refaire les totaux par planche et par commande.

Tous les clients n'avaient pas la même conscience que nous et souvent affirmaient avoir reçu X planches et non Y. La différence devait être comblée par nos soins, avec en plus, les soupçons des chefs, pour qui nous passions pour des voleurs.

Je me souviens du premier receveur que j'ai eu. Il me dit ceci : « Mademoiselle, en travaillant à La Poste, si vous voulez réussir, considérez vos collègues, les clients comme des voleurs. Méfiez-vous de tous, et vous n'aurez jamais d'ennuis ! ». J'avais trouvé cela excessif, mais combien de fois, par la suite, j'ai pu vérifier la justesse de cette remarque. Surtout avec la clientèle, qui ne pouvait savoir que nous devions payer pour elle tout ce qu'ils encaissaient à tort !

Un autre cauchemar : le tri du courrier et le départ. Nous n'avions pas appris les départements à l'école. Heureusement, les casiers étaient présentés par ordre alphabétique. Levée des boîtes, réception du courrier ramené par les facteurs, les vaguemestres ; redressage des lettres pour les oblitérer, au début à la main, au timbre à date. Puis heureusement la machine est arrivée dans les bureaux. Il fallait passer des heures devant les casiers, debout, sans se tromper dans le tri, car là aussi, l'inspecteur venait de temps en temps vérifier dans un casier s'il n'y avait pas de fausses directions, et quand les gens oubliaient le nom du département, il fallait le noter. Si on ne le connaissait pas, il fallait le chercher dans la nomenclature.

Mémoire de femme aux PTT

Il fallut apprendre à faire les liasses. Les lettres portaient dans tous les sens, il fallait recommencer jusqu'à ce que la liasse soit bien faite. L'inspecteur en prenait une et la jetait par terre avec force pour être sûr qu'elle était bien ficelée. Sinon, on recommençait. Les anciens coupaient la ficelle avec les mains ! Incroyable pour une novice ! Eh puis avec l'habitude, cela devint très facile, et j'ai pu oublier les ciseaux. Maintenant, il y a des élastiques. Les liasses étaient mises dans des sacs 5 ou 7 pour les bureaux correspondants. Les colis, dans les sacs 7 pour le centre de tri.

Il fallut apprendre aussi à fermer les sacs, faire les « colliers » de différentes couleurs et savoir utiliser « les cheveux ». Cela paraît facile, mais comme pour les liasses, c'est tout un art, et pour les sacs rouges, les plombages devaient être lisibles.

Je n'ai pas parlé des valeurs déclarées ! Vérifier l'étanchéité des paquets, les cachets lisibles, les lettres VD envoyées par les banques, le montant de la valeur en chiffres et en lettres. On les entourait de sacs 5 ou 7, pour protéger les cachets, et après les avoir ficelés, on les mettait avec les autres recommandés, sans oublier de les décrire un à un sur la feuille 12.

Je me souviens, dans un bureau, nous avions un manutentionnaire algérien, qui avait beaucoup d'enfants. Il prenait les fiches publicitaires reçues pour les médecins et relevait sur un cahier tous les noms des médicaments avec les maux qu'ils guérissaient. Il disait qu'il n'avait pas besoin de médecin avec ça !! J'ai passé avec succès le concours d'agent et alors, je n'ai plus cessé de travailler. J'ai été émue le jour où j'ai été convoquée au tribunal d'instance pour prêter serment ! Quand le juge me dit « Levez la main droite et dites « Je le jure », j'ai dit oui. « Levez-la... me répéta-t-il sévèrement ! Je n'ai plus souri et répétais la sacro-sainte formule.

Il n'y avait pas le téléphone automatique. Dans tous les bureaux, il y avait des minis centraux téléphoniques. Nous étions cinq ou six à servir les abonnés, avec le casque sur les oreilles toute la journée ! Si les jeunes avec les Walkmans avaient travaillé ainsi, ils ne se promèneraient pas en ville avec leurs casques !

Un veilleur de nuit restait de 21 h à 7 h du matin. Nous faisons la demie brigade : 7 h – 13 h, 16 h – 19 h. Les autres, 12 h – 21 h. Je partais au travail à la nuit et rentrais souvent la nuit. Mes voisins m'appelaient la « Belle de Nuit ». Je partais le matin à 6 h. Il faisait nuit, je marchais au milieu de la rue, surveillant les ombres qui me suivaient, de peur d'être attaquée. Dans le bus, il n'y avait que des ouvriers arabes qui portaient sur les chantiers, ou deux fois par semaine, au marché aux bestiaux. Alors là, il fallait faire des efforts pour supporter les odeurs de sueur, de moutons...

Le pire était au guichet. Les maquignons venaient à la Poste envoyer l'argent de leur vente aux grossistes, ou à la famille, ou dans une banque. Ils sortaient les billets et les pièces de leur poitrine, dessous leur « burnous » sales. C'était gluant de sueur, cela sentait mauvais, les billets collaient. Nous ne pouvions pas refuser de les prendre, mais dès le départ du client, nous nous empressions de verser cet argent au receveur et d'aller nous savonner les mains, et respirer autre chose un moment.

Dans ce bureau, j'ai appris le service des recouvrements. Les achats à crédit se réglent au moyen de traites, qui étaient déposées en banque et quelques jours avant l'échéance, nous recevions des centaines de valeurs à traiter. Il n'y avait pas de machines à écrire, ni à calculer.

Il fallait d'abord vérifier le bordereau envoyé par la banque, si toutes les traites étaient bien inscrites, si elles étaient valides (signature du client). Puis, inscrire ceux-ci sur des bordereaux de 25 lignes. Il y avait le nom de la banque, son n° de C.C.P., le nom du débiteur, et le montant de chaque valeur, le montant du bordereau, cinq colonnes.

Mémoire de femme aux PTT

Sur chaque valeur, nous devions noter le n° du facteur et le rang d'inscription sur les bordereaux. Inscrire tout ceci par facteur, faire le total du bordereau, et regrouper le tout sur un autre état récapitulatif. Bien sûr, le total de cet état devait être égal au total des inscriptions des bordereaux des facteurs.

Vérifications des valeurs rendues ou payées, le total des payées devait correspondre bien sûr à l'argent versé. Total des encaissements sur le récapitulatif. Il y avait douze facteurs, pour un total de 150 à 200 valeurs par jour. Après, si les comptes étaient exacts, versement des fonds au receveur.

Mais ce n'était pas fini. Nous reprenions les valeurs, les classions par numéro d'inscription et le gros travail commençait sur les états. Il fallait noter les valeurs réexpédiées, leur adresse, les valeurs refusées, les payées.

Pour chaque valeur payée, il y avait un droit d'encaissement suivant le montant. Recalculer le montant du bordereau, noter la taxe du montant à établir, le montant du mandat – huit colonnes -. Dix à douze colonnes de chiffres à additionner. Total des valeurs présentées, total des bordereaux bancaires, total des valeurs réexpédiées, refusées, payées, total des droits des valeurs et des mandats, total des mandats. Tout ceci à calculer de tête sans machine !!!

Je comptais de haut en bas, de bas en haut, pour être sûre de ne pas me tromper. Je comptais jour et nuit, car la nuit, je rêvais de chiffres et toujours des 7, 8, 9 à additionner.

Le même travail était fait avec les paquets CRBT – contre remboursement -. Après, il fallait établir des mandats lettres, ne pas se tromper au découpage, faire les enveloppes et expédier le tout aux banques ou aux particuliers. J'ai fait là mon apprentissage du calcul mental. J'étais imbattable.

Ma plus belle récompense a été le passage de l'inspecteur principal. Son travail était le contrôle de la caisse du receveur, les TP, et tout de suite après, les recouvrements. Il était un peu perdu devant tous ces chiffres. Mes explications étaient nettes, claires, les totaux exacts, la situation sans faille. « Bien, bien c'est très bien... » et avant son départ, le receveur m'appelle dans son bureau et me dit : « Mademoiselle, je tiens à vous féliciter pour votre travail. L'inspecteur a trouvé pour la première fois depuis dix ans qu'il vient ici, une situation exacte, sans fausse note. Aussi, je le dis devant lui, je vous autorise à faire les horaires qui vous arrangent. Je sais que vous avez fait beaucoup d'heures supplémentaires, alors quand vous êtes à jour, vous pouvez partir sans rien demander, et revenir quand vous pensez que c'est nécessaire. Bravo ! ». Et ils me serrèrent la main tous les deux. Cela avait déclenché la jalousie de tous les collègues, mais cela m'était indifférent.

Dans ce bureau, nous devions vérifier aussi le travail des monteurs du téléphone, et envoyer tous les bordereaux de contrôle à la direction. Ces employés assuraient le service après vente des téléphones et des lignes téléphoniques au bureau et chez les clients. Les bordereaux justifiaient leurs déplacements.

Les facteurs avaient tous des vélos, et le dimanche, quand je ne travaillais pas, j'allais avec des amies les emprunter et nous allions à la mer, ou en promenade. C'était un régal. A l'époque un vélo était très cher, et nous ne pouvions en acheter aussi facilement que maintenant. C'était super.

Puis j'effectuais un détachement dans un bureau de l'est d'Alger, au bord de la mer. Là, changement de clientèle et de collègues. Nous n'étions que des filles – dix – pour un garçon. Ambiance très sympa. Le bureau était vieux, minable, mais nous avions l'espoir d'un bureau neuf bientôt.



Mémoire de femme aux PTT

J'ai découvert dans ces deux bureaux, des côtés de la vie que je croyais n'exister que dans les livres, ou l'imagination de nos parents. Dans le premier, je voyais souvent des jeunes femmes, très élégantes, très belles, qui venaient chercher ou expédier du courrier, téléphoner.

Les anciens souriaient en les voyant. Quand nous posions des questions, on nous disait : « Vous êtes trop jeunes pour le savoir » ! Quel mystère entourait donc ces filles ? Un jour, à la cabine, des plis recommandés arrivèrent à leur adresse, sur des feuilles pliées, sans enveloppes. Nous n'avons pas pu résister à la tentation de regarder. C'était des P.V. pour « Racolage sur la voie publique ». Nous étions assommées. Quoi ? Ces belles filles ? Une illusion venait de tomber. A l'adresse, le patron recevait du courrier avec ce titre : « Commerçant ». Drôle de commerce !!

Un jour, dans le second bureau, au guichet, trois jeunes femmes grandes, élancées, belles filles, sont venues acheter des timbres. Il y avait le garçon au guichet. Il s'est levé et a refusé de les servir, une collègue a été à sa place et est revenue, bizarre. Nous avons alors su que c'était des « gays » qui se produisaient dans un cabaret de la côte, le « Casino de la Corniche », (ce même casino qui fut détruit par le F.L.N. avec une bombe durant une soirée dansante). C'était « Coccinelle » et ses complices. Quoi ? Cela aussi existait ? A dix-sept ans, sans médias pour nous en parler, alors que tout ceci était tabou. Nous étions ahuries. La vie n'est donc pas aussi belle que nous le croyions. Nos parents avaient raison.

Une fois, une amie qui travaillait au standard, avec des horaires jusqu'à 21 h, fut accostée à l'arrêt du bus par une femme qui lui proposait du travail. A l'époque où nous gagnions 170,00 francs par mois, elle lui proposait 100,00 francs par jour ! Elle apprenait à des jeunes filles à devenir des femmes ! Elle lui avait donné une carte de visite. Notre receveur, mis au courant, a averti la police afin que ma collègue ne soit plus importunée. La dame était la directrice d'une maison close connue de la police !

Une autre fois, une jeune femme très chic, très belle, vient nous demander un numéro de téléphone. Nous l'entendions dans la cabine, demander un certain « Ahmed ». Cette fille venait de France, chercher un Ahmed. Quelques jours plus tard, nous l'avons croisée dans les rues du village, avec son « Ahmed ». Les anciens nous ont fait remarquer que c'était un « maquereau ». Cette fille aussi venait se prostituer à Alger. Mes parents n'avaient pas tort quand ils parlaient de la traite des blanches.

Où sont passées nos illusions de jeunes filles sages ? Nous entrions dans la vie, par une porte très sombre, et aussi au royaume des maîtresses et des amants. Il fallait vraiment faire très attention à nous, si nous ne voulions pas finir comme ceux-là !

Heureusement, nous avons gardé notre âme d'enfant... Un peu avant Noël, une petite fille avait écrit au Père Noël. Elle avait neuf ans, pas de papa, vivait avec sa mère et sa petite sœur. Sa maman était malade, elle avait froid, par d'argent pour se vêtir. Elle demandait au Père Noël un manteau pour sa maman, une belle robe et une poupée pour sa sœur. Rien pour elle. Il n'y avait pas de service qui répondait aux enfants à cette époque là. Mais, nous avec l'aide du facteur, nous avons réalisé les vœux de cette petite fille. Convoquées au bureau, le Père Noël en personne leur offrit ce jour-là le plus beau Noël de leur vie.

Deux des bureaux où j'avais commencé à travailler, Saint-Eugène et Hussein Dey, étaient très vieux. Au bout d'un an, de nouveaux bureaux ont été construits, superbes ceux-là, et nous avons effectué le déménagement de tous les imprimés. Les meubles étaient neufs. Il fallut installer le bureau, tout remettre en ordre. Imprimés, archives. Beaucoup d'heures supplémentaires non payées !. Mais nous le faisions avec plaisir, car nous étions les premiers intéressés.

Mémoire de femme aux PTT

Enfin un examen AEX est annoncé. Je m'inscrivis et commençais à travailler avec une école par correspondance des PTT. En 1950, les concours n'étaient pas aussi faciles que dans les années 1970-1980. Au programme, géographie. La France, l'Algérie, les départements français et algériens, préfectures, villes principales. Algèbre, mathématiques, géométrie, Français – rapport sur une situation dans le travail -, lignes ferroviaires françaises et algériennes, lignes maritimes et aériennes.

Je connais toujours le nom des départements, mais les numéros ne sont pas mes favoris. J'eus la chance d'être reçue, mais ma situation administrative était bizarre. Je fus nommée AEX, mais non titularisée. Il a fallu sept ans de travail avant d'être titularisée. Dans toute ma carrière, ces sept ans ont toujours retardé mon avancement. Je n'avais pas assez d'ancienneté pour ceci ou cela.

Vint la guerre d'Algérie. La ville de Saint-Eugène était un des fiefs du F.L.N. Un jour, une cavalcade entre soldat et F.L.N. nous fit fermer les portes pour éviter leur irruption dans le bureau. On entendit une rafale de mitrailleuse, puis le silence. Le bureau a rouvert ses portes. Le chef a-t-il été tué ce jour là ? Je ne m'en souviens plus. Mais nous avons commencé à avoir peur. Nos horaires fantaisistes pouvaient nous faire prendre pour cible. Les autobus n'étaient plus sûrs. Ils mettaient des bombes sous les sièges, sans remords, tuant femmes, enfants, travailleurs. Comme nous ne comprenions pas l'arabe, comme par hasard, il n'y avait que des Français de tués.

Deux ans après, je fus nommée à Hussein Dey, ma ville natale. Deuxième déménagement de bureau. Superbe bureau avec au premier étage, le service du téléphone. J'assurais tous les services ici aussi, guichets, recouvrements, courrier, caisse... Un jour, deux gars se présentant comme inspecteurs, se firent ouvrir les grilles de service. L'inspecteur du bureau leur demanda leurs cartes. Ils répondirent avec un pistolet, se firent conduire chez le receveur. Le bureau était grand, ils eurent la « chance » de ne rencontrer personne. Ou peut être est-ce nous qui avons eu de la chance... Ils obligèrent le receveur à ouvrir la chambre blindée, prirent la totalité des fonds, bâillonnèrent et ficelèrent le receveur et l'inspecteur, et partirent avec les clés du coffre, sans que personne ne voit rien. Deux jours après, les clés étaient trouvées dans une boîte à lettres, avec un mot : « Merci ». L'inspecteur, après le hold-up, fit une dépression et le receveur fit des cauchemars toutes les nuits. Ils ont dû partir tous les deux.

Après les fusillades, les bombes, c'était le tour des hold-up ! C'est dans ce climat de peur, d'insécurité, que je me mariaï. Comme quoi, l'amour était plus fort que la peur. La MGPTT avait entrepris la construction d'immeubles sur les hauts d'Alger, entre Hydra et El Biar. Nous avons décidé d'acheter. Mes parents nous hébergeaient. Nous avons donc nos salaires pour payer.

C'est à cette époque, en 1959, que j'eus un fils. Heureusement, les congés de maternité existaient déjà, et je pus m'occuper de lui quelques mois. Puis ma sœur aînée, qui ne travaillait pas, s'en est occupée quand je n'étais pas là.

Avant d'arriver au bureau, il y avait un garage de réparation auto. Je passais là avec la peur au ventre, et me précipitais dans le bureau le plus vite possible car tous les jours, il y avait là un ou deux Français de tués ! Après ça l'OAS ripostait en tuant des Algériens dans les environs du bureau.

Je fus à nouveau enceinte. Mon mari fut appelé dans la Territoriale. C'était un groupe de civils secondant les militaires.

Puis Michèle est née le huit novembre 1960. Le trajet jusqu'à la clinique était assez long. Mon mari était de garde. La sage-femme me promena, avant, dans Alger illuminé – pour la date anniversaire



Mémoire de femme aux PTT

de l'Armistice -. La beauté de cette ville m'a fait oublier mes douleurs, et l'enfant est venue au monde à notre arrivée à la clinique.

Heureusement, peu de temps après, notre appartement fût habitable. Loin du bureau, nous devions acheter une voiture pour nous y rendre et amener les enfants à ma sœur. L'inspecteur n'acceptait aucune excuse si j'arrivais dix minutes en retard. Cela devenait très dur d'assumer une famille et un travail. Mais je ne pouvais pas arrêter, il fallait payer l'appartement. Un soir, alors que nous faisons les caisses, à la fermeture du bureau, il y eut une violente explosion. J'étais à la cabine. Nous nous sommes retrouvées trois filles sous les tables sans savoir comment. « On » avait fait exploser une bombe à la porte du bureau. La porte avait été soufflée. Les morceaux ont volé dans le bureau, blessant quatre agents. Le plus gros morceau a volé jusqu'au premier, éclatant la verrière qui retomba sur l'inspecteur, le blessant également. Nous avons eu très peur, mais avec le recul, je plains le receveur, qui a dû passer des sacrés moments d'angoisse. Après le hold-up, la bombe ! La porte d'entrée fut condamnée et nous avons ouvert deux guichets dans la salle des vaguemestres, à l'arrière du bureau.

Qui étaient donc ceux qui tuaient, qui massacraient les populations, dans les rues, dans les bars, dans les bals, sur les plages, dans les bus ? Nous ne comprenions pas. C'était incroyable.

Il y avait beaucoup d'anciens combattants, des retraités. Chaque fois nous devions, avant l'échéance, calculer les rappels, le nouveau taux, annoter les fiches, pour que le premier jour se passe sans anicroche. Les anciens combattants étaient surtout des Arabes, ayant combattu pour défendre la France des envahisseurs Allemands. Ils avaient fait Cassino, les Dardanelles, Verdun, et méritaient notre sympathie. Aussi nous leur apprenions à signer pour leur éviter de payer un écrivain public. Avec patience, on inscrivait leur nom en lettres capitales et ils le recopiaient avec beaucoup de fierté. A l'indépendance, avant de partir, il nous a fallu apprendre le métier aux Algériens. J'ai formé un tueur des abattoirs, au grand dam de ces anciens combattants.

Un jeune Algérien avait travaillé pendant les vacances scolaires avec nous. Il avait dix-huit ans, était en première. Un de ses frères était ingénieur, un autre, médecin, et il disait que les Français avaient tout et eux rien. Son père était facteur, au lieu d'être agent comme nous. Mais, nous lui avons fait remarquer que nos parents n'étaient pas des colons, que nos frères n'avaient pas le niveau des siens, ils travaillaient comme ouvriers, eux avaient droit aux bourses d'études, nous non ! Alors, où était la différence ? Eh bien non, ils étaient plus malheureux que nous, disait-il.

J'ai lu dans un livre de mémoire de recevoir en Algérie, qu'on n'engageait les postiers que sur la certitude de savoir lire et compter. Je pense que l'on voulait parler des Algériens après l'indépendance, car avant, ils étaient au même niveau que nous.

Le trajet devenant trop long pour que je puisse faire face à ma vie de famille et au travail, je demandais ma mutation au bureau le plus proche de mon domicile. Je fus nommée au central téléphonique de la Colonne Voirol, en 1961. Je dus commencer à me familiariser avec les lignes téléphoniques. Cette période très courte ne m'a pas laissé beaucoup de souvenirs de service.

Je me souviens d'un autre évènement grave. Un plus important : celui-ci. Un jour, un bataillon de C.R.S. déboula sur la place, devant le central. Tous les bâtiments étaient braqués avec les mitraillettes. Toutes les voitures qui passaient étaient arrêtées, les passagers embarqués sans ménagement dans les camions, à coup de crosse, vers une destination inconnue. Pendant 48 heures, les familles étaient sans nouvelles. Les voitures abandonnées furent volées. Pendant près d'une heure, nous avons assisté à cet incroyable ballet. Des Français arrêtant des Français ! Le monde renversé !! Qui était l'ennemi ? Nous sûmes plus tard qu'ils recherchaient des gens de l'O.A.S.

Mémoire de femme aux PTT

Mais qui étaient-ils ? On se serait cru en France avec les milices françaises recherchant les résistants. Les F.F.I. étaient glorifiés, l'O.A.S. salie. Vraiment incroyable.

Dans notre immeuble, nos voisins commençaient à partir. La peur était notre lot de tous les jours. Beaucoup étaient de métropole et voulaient rejoindre leur famille. Mon mari et moi étions fonctionnaires. Nous voulions attendre notre nomination en France. Nous ne connaissions personne en France, notre famille était toute en Algérie. Je me retrouvais enceinte et avais très peur d'aller travailler. Dans notre immeuble, des C.R.S. faisaient des « descentes » plus ou moins fracassantes, à la recherche d'armes et si nous avions le malheur d'avoir un drapeau bleu blanc rouge, ils le jetaient au sol et le piétinaient après l'avoir déchiré. Que nous arrivait-il ? Que faisaient donc ces Français ?

Forts de cette situation, des drapeaux verts et blancs commençaient à se montrer. Tous les appartements qui se vidaient étaient occupés par des Algériens. Les Français partaient au travail. A leur retour, leur appartement ou maison étaient occupés par des Algériens menaçants. « Partez d'ici, nous sommes chez nous » ! Si les gens étaient dans les maisons, les soldats du F.L.N. menaçaient les hommes et violaient une à une les femmes. Ils récupéraient les voitures, abandonnant les gens traumatisés sur les routes.

Je passe sous silence tous les événements qui firent que ce département français devint peu à peu un état algérien. Quoi de plus logique donc, pour les Français d'Algérie, de fuir cette terre que nos aïeux avaient rendue si belle, si riche ? Le désespoir avait mené tout le monde à la politique de la terre brûlée. Nous ne pouvions pas laisser tous nos biens à ces voleurs, ces vandales, car nous n'avions pas d'argent pour prendre nos biens avec nous, pas de cadres de transport pour les bateaux.

Je vécus l'indépendance de l'Algérie, attendant toujours notre nomination. Les Algériens étaient vêtus de vert, blanc, rouge. Les trottoirs, les réverbères étaient peints en vert et blanc. Les « youyou » des femmes se mêlaient aux rafales de mitrailleuses, des grenades explosaient dans les maisons encore occupées. Il était urgent de rejoindre la France. J'avais deux enfants petits. J'en attendais un troisième. Je ne voulais pas qu'ils finissent sur le bout d'une baïonnette.

Partis en août 1962, les différents ministères consultés, nous avons été nommés, mon mari à Trappes, moi à Lille. Mon troisième enfant, Hélène, née à Montpellier, je rejoignis Lille en février 1963. Partir d'Alger, du Midi, arriver à Paris, puis à Lille, un jour d'hiver, seuls ceux qui ont vécu pareil dépaysement peuvent comprendre dans quel état nous étions. Je trouvais un logement à Tourcoing. Mes enfants étaient surveillés par une voisine. Nous dormions sur des matelas.

Je partais à six heures du matin de Tourcoing pour être à huit heures au central téléphonique de Lille, retour le soir à vingt heures. Je prenais les enfants, préparais le repas, le bain, les couchais et recommençais la journée de travail. Lavage, repassage, préparation du repas pour le lendemain. Je ne dormais que quatre à cinq heures par nuit. Je me suis trouvée pendant cette période, sans argent, les enfants malades, personne pour m'aider. Service social inconnu. Je pris du congé maladie, et restait cloîtrée avec mes enfants.

Un an après, j'eus enfin un appartement à Lille, un cinq pièces. Je fis venir près de moi mes parents, qui allaient d'une ville à l'autre sans jamais pouvoir se fixer, depuis 1962, encore plus malheureux que moi, car plus âgés. Notre famille, frères, sœurs, parents, sont partis en éclats dans toute la France. Paris, Lyon, Montpellier, Nancy, Carcassonne, Perpignan, Marseille, Toulouse, Toulon. Quelle vie !

A Lille, je fus nommée au central téléphonique, moi qui avais fait du postal depuis 1949, à part les deux mois à Colonne Voirol. Le travail au standard était très pénible. Les horaires : brigade, demi brigade, matin, soir 7 heures, 22 heures, avec trois enfants. Attachée au keyboard, le casque sur les

Mémoire de femme aux PTT

oreilles, les sonneries intempestives dans les oreilles qui nous faisaient sursauter, et très mal. Défense de parler : répondre et passer les communications.

Venant d'Algérie, les noms de villes de la région étaient barbares. Les « W » qu'on lisait « V » et inversement, à l'international, les villes anglaises, allemandes, belges, danoises. Un cauchemar. J'étais très longue à retrouver les directions. Les surveillantes des écoutes, très sévères, encore plus car j'étais pied-noir, disaient : « On sait bien comment vous avez eu les concours là-bas ! » Alors que l'Algérie étant à cette époque là un département Français, le concours était national, même sujets pour la France et l'Algérie.

Une surveillante me dit un jour d'accélérer pour répondre alors que nous étions cinq à pouvoir le faire. J'étais furieuse, et lui dis : « Nous sommes en liberté, l'esclavage est terminé. On est déjà attachées comme des bagnards, cela suffit ! ». Inutile de dire que je n'étais pas bien considérée. Comme je regrettais le service postal ! Mon mari avait été nommé à Lille et la vie heureusement moins dure pour nous.

Un été, nous avons rendu visite à ma belle-mère. Elle venait de recevoir une lettre officielle lui annonçant la mort de son fils cadet en Algérie. Celui-ci avait été kidnappé par le F.L.N. en 1962, alors qu'il aidait un C.R.S. à déménager. Il avait des lunettes, des témoins nous ont raconté qu'on les lui avait écrasées, et lui, ligoté et traîné de camps en camps, sans manger, les yeux brûlés par le soleil. Il était mort sans que personne n'ait rien fait pour le sauver, lui et tant d'autres aussi.

Quelle injustice ! Quand on voit maintenant tous les efforts faits pour sauver des prisonniers Français dans les pays étrangers. Les pieds-noirs étaient de la chaire à pâtée pendant les guerres de 14-18 et de 39-45, et celle d'Algérie en 62. Quantité méprisable, et peu importante.

Donc, de retour au bureau, je racontais à mes voisins ce fait, et la douleur de ma belle famille. Une surveillante vint vers moi, et m'intimât l'ordre de me taire. « J'en ai marre de vous entendre parler de l'Algérie, je vais vous dire ce que j'en pense, moi. J'ai aidé les Algériens à retrouver leur liberté ! ». Mon sang ne fit qu'un tour. « Quoi, vous ? Une Française ? Mais vous êtes une s... , autant que les milices françaises pendant la guerre de 39-45 ». Je n'ai pu continuer à travailler. J'ai jeté mon casque et suis partie en pleine crise de nerf, à l'infirmerie.

Je restais là plus de trois heures, à pleurer, dans l'impossibilité de m'arrêter, même pas aidée par l'infirmière ou par une autre personne. Quand je fus calmée, l'inspecteur principal me fit venir dans son bureau et m'a obligée à prendre un congé maladie pour dépression nerveuse. Quand je revins au bureau, et jusqu'au jour de mon départ, je n'ai jamais plus parlé à cette femme.

En 1964 et 1966, Pierre et Alain vinrent au monde. Congés Maternité et Maladie. J'ai tout eu... La consultation des B.O. m'apprit qu'il y avait une possibilité de mutation. Je demandais les Alpes-Maritimes, l'Hérault, le Var, départements dans lesquels j'avais de la famille. Et puis vint Mai 68. Le seul souvenir que j'ai de cette période, soi-disant fantastique, est que nous n'avions pas d'argent, pas de moyen de transport, pas d'essence. Les magasins étaient vides. Comme je n'avais pu faire de provisions, j'avais très peu à manger. Nous étions neuf personnes, cinq enfants, mon mari, mes parents et moi. Les grèves, la révolte des étudiants me rendaient encore plus malade !

Enfin, je reçus ma nomination pour les Alpes-Maritimes. Un petit bureau de l'arrière pays niçois. Je ne savais pas où j'allais atterrir, mais aucune importance, je quittais Lille et tous ces mauvais souvenirs.

Et recommença la galère. Mon mari ne pût être nommé en même temps que moi. J'arrivais à l'Escarène en Novembre 1968. Six ans de galère dans le Nord ! Que me réservait ce bureau ? Cette

Mémoire de femme aux PTT

ville ? La mairie m'avait réservé un appartement de cinq pièces dans une H.L.M. Le camion de déménagement arriva en même temps que nous, et nous pûmes dormir un peu plus rassérénés, remerciant les voisins et les collègues de la Poste de leur accueil.

La Receveuse de l'époque me dit de faire attention car il y avait là des Harkis, et je devais leur parler correctement. « On n'est pas en Algérie ici ! ». Ma parole, elle était malade cette femme, ou alors collègue de la surveillante de Lille. J'étais bien tombée. « Vous devez apprendre le guichet. Vous venez du téléphone, vous ne savez rien faire ! ». Les treize années de postal que j'avais faites, c'était en Algérie, on ne savait rien faire là-bas !

Le bureau était encore plus minable que les anciens bureaux d'Algérie, où j'avais débuté. Pas de toilettes, il fallait traverser l'appartement du Receveur !!! Où étaient donc nos bureaux d'Algérie ? Heureusement, un an après, un bureau neuf fut construit qui me rappelait le bureau d'Hussein Dey en 1962. Nouveau déménagement, nouvelle installation !

La receveuse m'envoya aux cours du service postal, à Nice, et cela m'amusa beaucoup. A part des petits détails en comptabilité, rien n'avait changé. J'ai fait, à cette occasion, connaissance avec les syndicats, et je choisis, sans aucune idée politique, celui qui était représenté par les gars les plus sympa.

Au village, les écoles maternelles et primaires étaient tout près des HLM. Les enfants pouvaient s'y rendre seuls. Ma mère s'occupait du petit dernier, deux ans. Le bureau était tout à côté aussi. Je n'avais donc plus de problèmes de transport pour m'y rendre. Je rencontrais des voisins pieds-noirs. Un receveur, pied-noir également, fût nommé au départ en retraite de la receveuse. La vie reprenait un sens car on ne faisait plus de remarques sur les Pieds-noirs. Je me retrouvais dans mon élément.

Mon mari qui était toujours à Lille reçut sa mutation pour le Midi et s'installa à Cannes... avec une Chtimie ! Le monde s'écroulait ! Je décidais donc de demander le divorce. Tant pis, je ne voulais plus me faire de souci pour lui. Les cinq enfants suffisaient.

Alors commença pour moi une sacrée vie. A six heures, j'étais debout pour préparer les enfants. Je commençais à sept heures. Je préparais les mandats, les recommandés, remettais l'argent aux facteurs, puis à huit heures je revenais à la maison pour le départ des enfants. Je repartais avec eux. Moi au travail, eux à l'école. J'ai eu de la chance d'avoir des receveurs très compréhensifs, car en dehors de ces concessions, je ne regardais pas les heures que je faisais.

Puis j'appris le bureau d'ordre. Avec la paye des auxiliaires – toujours une douzaine – sécurité sociale, mutuelle générale, rappel, quel cauchemar. Je n'avais pas intérêt à me tromper. Combien de fois, pour m'avancer le travail, je préparais les états. La veille de leur paiement, catastrophe, une note venant de la direction me signalait un rappel. Il fallait tout refaire.

Puis vint la S.M.E. Qui a fait ses états au début me comprendront : Titulaires, auxiliaires à temps complet ou incomplet, des fractions d'agents, les receveurs distributeurs. Cinq bureaux rattachés ! Je n'avais pas le temps de m'ennuyer. Le receveur me rajouta les statistiques sur la 539.

La vacation au bureau s'arrêtait à dix heures, et je reprenais de quinze heures à dix-neuf ou vingt heures. De dix heures à quinze heures, c'était les commissions, le ménage, la lessive. Heureusement, j'étais aidée par ma mère. Puis mon père décéda, après une attaque cérébrale. Ma mère se découvrit un cancer au sein. Il n'était plus question qu'elle travaille à la maison. Je trouvais une aide qui faisait le plus gros du ménage, étendait le linge...

Mémoire de femme aux PTT

Quand je rentrais le soir, plus ou moins tôt, suivant que la caisse était juste ou pas, je préparais le repas, faisais manger la maisonnée. Les enfants se partageaient le travail, le premier mettait les couverts, le second débarrassait la table, le troisième faisait la vaisselle, le quatrième l'essuyait, et le dernier m'aidait à ranger. Il ne fallait pas discuter, surtout.

Après cela, je vérifiais leur travail scolaire, devoirs, leçons, expliquais tant qu'il le fallait jusqu'à ce qu'ils comprennent. Puis la douche et au lit. Enfin un moment de répit, qui durait très peu de temps. Je mettais alors le film à la télé et tout en écoutant, je repassais le linge. En deux heures, le travail était bien avancé. Je rangeais le linge le lendemain en me levant. Les enfants se réveillaient et la journée reprenait.

Mais voilà, ils grandissaient et leurs besoins devenaient différents. Il y eut le collège, le BEPC, les mobylettes. Mon salaire ne suivait plus. Je trimais de plus en plus. Mon ex mari ne me versait pas la pension alimentaire pour les enfants, je devais en plus me battre avec les juges, les avocats.

Un jour que je réclamais la pension au tribunal, un juge me dit : « Mais enfin, vous n'avez pas besoin de l'argent de votre mari, vous travaillez. » - « Je ne demande rien pour moi, mais pour mes enfants. » - « Vous faites bien de comédie ! Allez, il devra vous les verser, ses sous ! ». Je rentrais dégoûtée et cherchais une solution pour m'en sortir.

A l'époque, mes enfants allaient au catéchisme et pour me changer les idées, je me proposais d'être catéchiste. Le curé de la paroisse accepta et me voilà, le mercredi, à revoir avec les enfants, les enseignements de Jésus. Je trouvais beaucoup de réconfort à retrouver Dieu. Les enfants étaient adorables. J'ai passé là des moments magnifiques. « Dieu est parmi nous... » - « Montrez-le nous, madame ! ». Difficile de répondre à des enfants de sept ou huit ans. Un jour, une petite fille me dit : « Je ne crois pas que Dieu aime tout le monde, parce que mes parents se disputent toujours. Il ne doit pas nous aimer, nous ! ». Encore une fois, je n'ai pu répondre sinon encourager cette enfant.

Et puis, un concours de contrôleur fût annoncé. Voilà une porte de sortie ! Si je le passais et pouvais être nommée contrôleur, mon salaire serait plus important et je pourrais m'en sortir un peu mieux. Mais voilà, je n'avais que le BEPC. Et puis, j'eus la chance d'avoir un concours interne, où on me demandait moins de choses qu'au concours général.

Il y avait bien longtemps que j'avais quitté l'école. Je décidais donc de prendre des cours par correspondance dans une école de préparation aux concours administratifs. Après la journée de travail, après le repassage, quand tout le monde dormait, je prenais mes cours et travaillais jusqu'à une ou deux heures du matin. J'étudiais les corrigés et les devoirs suivants étaient meilleurs, doucement les notes remontèrent. Je pouvais me présenter au concours.

Hélas, le jour de l'examen, j'étais clouée au lit avec une sciatique. J'ai pleuré ce jour-là comme il y avait longtemps que je ne l'avais fait. Un mois de souffrance. Puis je pus reprendre le travail, et recommencer les cours pour le prochain concours. J'avais des notes plus qu'honorables ! J'avais inscrit les aînés dans des écoles religieuses où, je le pensais, ils auraient l'autorité des enseignants qui remplaçait celle du père absent. J'étais lasse de batailler avec eux pour l'éducation. Là, les directeurs m'ont aidée. Cela a été très dur pour moi et pour les enfants, car ils étaient en pension. Mais je n'ai jamais regretté de l'avoir fait. Mes enfants, tour à tour, ont choisi les mêmes écoles pour leurs enfants.

Enfin le concours ! Je réussis avec une place honorable. J'étais heureuse et fière de moi. Je touchais même un rappel après ma nomination. Le receveur me forma à tous les autres services de comptabilité : mensuelle, services financiers... Comme j'avais le grade de contrôleur, la direction n'envoya plus de brigadiers pour remplacer le receveur. C'est moi qui assurais le remplacement.



Mémoire de femme aux PTT

Ces fins de mois ! Mes enfants perdaient patience à la maison et me téléphonaient sans arrêt pour que je rende. Il fallait vérifier la comptabilité des recettes distribution, inclure ces chiffres aux nôtres, vérifier la situation des timbres-poste, et il ne devait pas y avoir un centime d'erreur !

Heureusement, on commençait à avoir des machines à calculer. Encore fallait-il ne pas se tromper en portant les chiffres. Il était plus facile de trouver mille francs d'erreur que cinquante-sept centimes. Je rentrais tellement fatiguée que je n'avais pas besoin d'être bercée. La chanson dit bien : « Tant qu'il y aura du linge à laver, des hommes on pourra se passer... »

Je n'avais plus le temps de penser à mon mari, ni aux autres hommes. J'étais surchargée de travail. Avec les enfants du catéchisme, nous préparions la Veillée de Noël, les dimanches après-midi. Les fêtes de Pâques, les communions, les fêtes des mères ! Que de travail !!!

Mes deux grands commencèrent à faire des petits boulots. Cela remplaçait les allocations familiales que je ne touchais plus ! Les plus jeunes étaient dans des collèges professionnels. Avec leurs CAP ils se sont fait de très bonnes situations. Sur les cinq, ma fille aînée seulement est postière, malgré qu'elle m'ait dit un jour « J'en ai marre de la Poste ». Il faut dire que petite, c'était la garderie des PTT, après, les colonies, puis, les villages vacances ! « Ne compte pas sur moi pour faire ce métier de fous ». Elle est aujourd'hui brigadière et remplace souvent les receveurs !

Je passais, toujours dans les mêmes conditions, le concours de Contrôleur Divisionnaire, pour avoir un autre salaire. Je le réussis. A ce niveau, j'avais le choix de devenir Contrôleur Divisionnaire ou receveur d'un petit bureau. Je n'hésitais pas longtemps. Mon rêve était d'avoir un bureau au bord de la mer, même vieux, pour pouvoir réunir deux objectifs : me baigner quand je le voulais, et ne pas payer de loyer ! Les enfants avaient plus de facilités pour aller à l'école.

Je fus nommée receveuse à Eze-sur-Mer. Très vieux bureau, chauffage au charbon, appartement minable avec des sols qui s'effondraient ! J'avais deux agents, quatre facteurs, une agence postale. C'était facile à diriger car à l'Escarène, il y avait huit facteurs, quatre rattachés, deux agences postales et quatre agents. Je m'étais trouvée un été en remplacement du receveur avec cinq auxiliaires qui ne savaient rien faire. Service général, Distribution, je devais expliquer le travail aux uns et aux autres, souvent faire le travail pour eux pour aller plus vite. Tout en faisant le travail de receveur ! Véritable galère !

Pendant cette période je fus envoyée aux cours de compta - remplacement de receveur alors que je faisais cela depuis deux ans déjà. Cours de CNP, financier, je n'avais plus beaucoup de temps à moi. Il fallait atteindre les objectifs fixés par la Direction. J'avais créé un répertoire pour les Services Financiers, j'avais une clientèle fidèle et je dépassais souvent les prévisions.

A Eze, j'avais du personnel sur mesure. Aucun souci avec eux, le travail se faisait en bonne entente. On s'entraidait, se partageait les tâches du bureau sans se plaindre et très bien. Il y avait parfois des heurts entre les facteurs. J'essayais de calmer les esprits en les invitant chez moi à prendre le café avant de partir en tournée. Ils arrivaient à se calmer tout en discutant amicalement et « c'était reparti pour un tour ».

Dans ce bureau, nous avons subi deux hold-up. Durant l'un d'eux, ma fille Hélène a assommé un des cambrioleurs qui montait l'escalier rejoignant mon appartement. Elle l'a assommé à l'aide de la porte de la trappe. Nous avons fait également arrêter des escrocs à la CNE et aux C.C.P., internationaux – recherchés par Interpol !- Etions-nous postiers ou policiers ? L'angoisse était notre lot de tous les jours, j'avais l'appartement au-dessus du bureau et j'avais beaucoup de difficultés à m'endormir calmement.

Mémoire de femme aux PTT

Une année le feu s'est déclaré dans le village et a pris des proportions catastrophiques. Eze-sur-Mer, Eze Village, la Turbie, Saint-Laurent-d'Eze. Les villas brûlaient, une femme disparut dans sa maison en feu. Les pompiers ont failli voir leur maison brûler alors qu'ils éteignaient le feu ailleurs. L'évacuation de l'agence postale et de la mairie était annoncée. Un de mes facteurs, pompier volontaire, a fait une dépression nerveuse, et a été malade très longtemps, tant l'incendie avait fait des dégâts.

J'ouvris le bureau spécialement pour les appels d'urgence, des gens qui voulaient rassurer leur famille. Le lendemain, j'ai fait la tournée avec le facteur et me suis rendu compte des désastres faits par le feu. Je proposais aux sinistrés de leur faire des avances de fonds en attendant que leurs chéquiers ou livrets CNE soient renouvelés. Ces jours-là, j'ai épuisé mon stock d'imprimés de déclarations de pertes CNE-CCP !

J'ai tenu quelques jours mais j'ai dû prendre du congé maladie. Je faisais des cauchemars toutes les nuits. Il fallait absolument que je parte de ce village et j'ai avancé mes dates de congés. A mon retour, le calme était revenu. Je pouvais affronter les souvenirs du feu.

Ce fût la période où mes enfants quittèrent le foyer les uns après les autres. Mariage, service militaire, autre mariage... Je me retrouvais seule. Après tant d'années de surmenage, le dernier enfant parti, la vie me parut bizarre. Le calme après la tempête. Je commençais alors à prendre un peu de vacances et partais une semaine par an sur les routes de France avec des amies.

Je pouvais postuler pour une recette de seconde mais les bureaux proposés étaient dans des endroits perdus, où seule, sans voiture, c'était la mort pour moi ! Comment aurais-je pu avoir le permis de conduire ? J'ai payé cela à tous mes enfants, et je n'ai plus eu les moyens de m'en occuper pour moi. Le temps m'avait manqué...

